

Les habits du loup-garou et la dépouille des fées :

La présence du Double dans quelques textes féériques ou arthuriens

Quentin Vincenot

La littérature médiévale dite de divertissement est riche en métamorphoses. Régulièrement étudiée¹, cette conception du passage de l'homme à l'animal nous est familière. Toutefois, il faut considérer que plusieurs représentations coexistent au Moyen Âge. Face à un tel phénomène, les ecclésiastiques héritiers d'Augustin d'Hippone évoqueront en effet plus volontiers une illusion, voire une possession diabolique. Plus au Nord, on signalera comme métamorphose plutôt le *hamfôr*, ou voyage du *hamr*, du Double. Cette catégorisation un peu forcée sert en vérité surtout à souligner que plusieurs conceptions du passage de l'homme à l'animal coexistent, faute de cohabiter, à l'époque médiévale, dans les littératures et les mentalités.

Le médiéviste germaniste Claude Lecouteux² a mis en lumière que ces représentations différentes du passage de l'homme à l'animal sont sous-tendues par une conception préchrétienne de l'âme, selon laquelle l'homme est habité par un ou plusieurs principes spirituels, plusieurs Doubles. Dotés d'une certaine indépendance, ces *alter ego* peuvent prendre diverses formes et en particulier animales.

En s'appuyant notamment sur des textes tirés du domaine scandinave ancien, le chercheur a décelé un ensemble de motifs dont l'imbrication révèle que nous sommes en présence de ce dédoublement :

- **L'émissaire³ bâille**, ce qui annonce la sortie prochaine du Double
- **L'émissaire s'isole**, il est parfois veillé par un proche chargé de protéger son corps pendant l'opération
- L'émissaire perd conscience et son corps entre en léthargie, en sommeil, en **cataplexie** et **devient aussi rigide qu'un cadavre**
- Le Double animal sort (souvent par la bouche de l'émissaire inconscient) pour aller vaquer à ses occupations
- Lorsque le Double revient et que le Dormeur se réveille, ce dernier ressent une **fatigue successive au voyage**
- L'émissaire peut d'une manière ou d'une autre **attester de la réalité du voyage**.

Quoiqu'il soit bien étudié Outre-Rhin⁴, cet ensemble de motifs est plus discret dans la critique médiéviste romaniste. Cependant, certains chercheurs, faisant écho aux travaux de Claude Lecouteux, ont cru, eux-aussi, reconnaître des traces de dédoublement, comme Bernard

¹ Nous renvoyons à Cristina NOACCO, *La Métamorphose dans la littérature médiévale française des XII^e et XIII^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2008, ainsi qu'à la bibliographie y figurant.

² Claude LECOUEUX, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge. Une Histoire du Double*, Paris, Imago, 2005.

³ C'est ainsi qu'est désignée la personne ayant la faculté, voulue ou non, de se dédoubler.

⁴ Notamment dans les croyances populaires tardives : Vera MEYER-MATHEIS, *Die Vorstellung eines Alter Ego in Volksersählungen*, Thèse Albert-Ludwigs-Universität, Freiburg-im-Breisgau, date de soutenance : 04. 01. 1974.

Merdrignac dans l'hagiographie médiévale, en particulier bretonne⁵, et Vincenzo Molle dans les lais⁶.

Un lexique fourni témoigne que les croyances renvoyant au voyage de l'*alter ego* sont vivaces dans la littérature norroise. Il faut cependant bien reconnaître qu'il se fait plus discret dans les textes romans. S'il n'est, bien entendu, pas question de plaquer telles quelles des représentations du monde scandinave dans la littérature romane, nous souhaitons examiner, à la suite de Claude Lecouteux, dans quelle mesure des références au dédoublement se lisent, même à l'état résiduel, dans nos textes bretons et/ou arthuriens.

Pour ce faire, nous nous focaliserons sur deux types de personnages alliant l'humain et l'animal, d'un côté les femmes cygnes et les fées au bain, de l'autre les hommes loups. Nous partirons d'un témoin scandinave du conte des femmes cygnes et de ce qu'il est convenu d'appeler leur « parure de plumes », afin de débusquer le Double, dont un des noms norrois est *hamr* (pl. *hamir*). Nous tenterons ensuite de trouver un équivalent en ancien français, au moins partiel à ce terme, à l'aide de quelques textes féeriques mettant en scène une fée au bain ayant déposé à côté d'elles ses effets. Enfin, les hommes loups, Mélion en particulier, nous permettront à partir de là de chercher les résidus de ce Double en contexte arthurien.

Le loup-garou peut *a priori* sembler un sujet peu arthurien, mais j'ai pu montrer qu'il y a eu une intégration du loup-garou à la matière arthurienne⁷. Un certain type de garous, les garous trahis par leur épouse, tels Mélion, Gorlagon ou Marrok, apparaît en contexte arthurien. Mélion et Marrok sont même des chevaliers arthuriens. Pour ce qui est du plus connu d'entre eux, le Bisclavret, ce n'est pas un personnage arthurien dans le lai écrit vers 1170 par Marie de France, mais il est très rapidement intégré à la geste arthurienne : vers 1280, dans le *Roman d'Escanor*, Girard d'Amiens dit d'un chevalier nommé Bisclaret qu'il « [...] 'ert de la Table Roonde / Compainz assez nouvelement⁸ ». Quant à Biclarel, dont l'histoire contenue dans *Renard le Contrefait* donne lieu une réécriture du lai de Marie, c'est, lui aussi, « *uns chevaliers [...] de la meson le roy Artu*⁹ ».

Le *hamr* norrois : la parure de plumes des femmes cygnes

Le corpus médiéval scandinave connaît une forme particulière du passage de l'humain à l'animal, que nous avons brièvement évoquée en introduction. Il s'agit du *hamfjör*, ou « voyage du

⁵ Bernard MERDRIGNAC, « Les loups, saint Guénolé et son double », in Sophie CASSAGNES-BROUQUET, Amaury CHAUOU, Daniel PICHOT et Lionel ROUSSELOT (dir.), *Religion et Mentalités au Moyen Âge, Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2003, p. 457-65.

⁶ Jose Vincenzo MOLLE, « La nudité et les habits du « garulf » dans *Bisclavret* (et dans d'autres récits de loups et de louves) », in *Le Nu et le Vêtu au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles)*, Actes du 25^e colloque du CUER MA 2-3-4 mars 2000, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 2001, p. 255-69.

⁷ Quentin VINCENOT, « Loup-garou et matière arthurienne. La peau du loup-garou : une entrée en matière », in Christine FERLAMPIN-ACHER et Catalina GIRBEA (dir.), *Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 193-212.

⁸ GIRARD D'AMIENS, *Escanor*, éd. Richard TRACHSLER, Genève, Droz, 1994, v. 3814-5.

⁹ *Biclarel*, v. 13-16, in «Melion» and «Biclarel». *Two old french Werewolf lays*, éd. et trad. Amanda HOPKINS, Liverpool Online Series, coll. « Critical Editions of French Texts », 2005.

hamr», ce dernier étant une des entités spirituelles, un des Doubles habitant l'humain, selon les croyances des anciens Scandinaves.

Nous trouvons ce terme notamment dans une version norroise du conte des femmes cygnes contenue dans la *Völundarkviða* (« Chant de Völundr »), un des poèmes héroïques de l'*Edda* poétique. Daté du XIII^e siècle, ce chant suit la figure du forgeron Völundr, en allemand Wieland¹⁰, et narre comment Völundr et ses frères épousent des femmes cygnes après leur avoir volé leurs parures de plumes, leur forme de cygne, les obligeant ainsi à rester dans le monde des hommes. Dans sa prose introductive, la *Völundarkviða* narre la rencontre du forgeron et de ses frères avec des femmes surnaturelles :

[Völundr et ses frères] vinrent à la Vallée-aux-Loups et s'y construisirent une maison. Il y avait là un lac qui s'appelle Lac-aux-Loups. Un matin de bonne heure, ils trouvèrent sur le rivage du lac trois femmes qui filaient du lin. À côté d'elles, il y avait leurs formes de cygnes [*álptarhamir*]. [...] Elles vécurent là sept hivers, alors elles s'envolèrent hanter les champs de batailles et ne revinrent pas¹¹.

Ces femmes cygnes se retrouvent donc toutes trois liées aux trois frères parce qu'ils ont volé leurs parures de plumes, auxquelles le texte norrois donne le nom « *álptarhamir* ». Sans ce *hamr* animal, elles sont obligées de rester sous forme humaine.

Ce *hamr* est plus précisément caractérisé pour l'une d'entre elles, puisque dans la partie versifiée du poème, il est dit de la femme surnommée *Svanhvít*, « blanche comme cygne », qu'elle porte des plumes de cygne : « *Onu var Svanhvít, / svanfjaðrar dro* » (Strophe 3). Le *hamr* semble donc caractérisé par une similitude avec la peau animale.

Quoiqu'il en soit, les femmes cygnes n'apprécient guère leur séjour prolongé – et forcé – dans le monde des hommes. Elles restent neuf ans avec leurs époux, puis quittent ce monde après avoir récupéré leur forme animale¹².

L'appellation *hamr* n'est pas un cas isolé et nous la trouvons notamment dans la *saga des Völsungar* composée en Islande vers 1260. Aux chapitres 7 et 8, Sigmundr et Sinfjötli se rendent en forêt et y trouvent une maison occupée par deux dormeurs :

Un jour, ils allèrent encore dans la forêt se procurer de l'argent, et ils trouvèrent une

¹⁰ Il semble que la légende de Wieland soit franque. Elle était bien connue en France à l'époque carolingienne comme en témoignent de nombreux anthroponymes entre le VIII^e et le X^e siècle et elle a rejoint la Scandinavie en transitant par l'Angleterre. Voir sur ce point Claude LECOUEUX, « Wieland le forgeron, les serpents et la magie », *Nouvelle École*, 63-64, 2014, p. 151-157. On peut rappeler également que l'Islande n'est « découverte » par les Vikings qu'au cours du IX^e siècle, et qu'elle est peuplée petit à petit à partir de 874 par des colons norvégiens.

¹¹ *Völundarkviða*, prose initiale, in *De gamle Eddadigte*, éd. Finnur JÓNSSON, Copenhague, G. E. C. Gads Forlag, 1932, p. 120. Trad. Régis BOYER (*L'Edda poétique*, Paris, Fayard, coll. « L'espace intérieur », 1992, p. 568) : « *Þeir kómu í Úlfðali ok gerðu sér þar hús. Þar er vatn, er heitir Úlfjár. Snemma of morgin fundu þeir á varströndu konur þjár ok spunnu lín. Þar váru hjá þeim álptarhamir þeira. [...] Þau bjoggu sjau vetr. Þá flugu þær at víja víga ok kómu eigi aftur.* »

¹² Neuf ans et non pas sept comme le suggère la prose introductive du *Chant de Völundr*. Cela se lit peu après, dans la partie versifiée de la *Völundarkviða* : « *Sáto síðan sjau vetr at þat, / enn inn átta allan þráðo, / enn inn níunda nauðr um skildi ; / megiar fjstuz á myrquan við, / alvitir unga, orlog drýgia* » in *Völundarkviða*, strophe 4, in *De gamle Eddadigte*, éd. Finnur JÓNSSON, Copenhague, GEC Gads Forlag, 1932, strophe 3, Trad. Régis BOYER (*L'Edda poétique*, op. cit., p. 569) : « Restèrent ensuite / Sept hivers / Mais le huitième / Trop languirent / Et le neuvième, / Force leur fut de fuir. / Les vierges soupiraient / Après la forêt obscure, / Jeunes, toutes sages / Pour fixer les destinées. »

maison et deux hommes dormant dedans avec d'épais anneaux d'or. Ces hommes avaient été l'objet d'un mauvais sort car leurs *formes de loups* [úlfabamir] étaient suspendues dans la maison au-dessus d'eux. Tous les dix jours, il leur fallait sortir de leurs *formes* [hömunum]¹³.

La dissociation des deux dormeurs et de leur *hamr* animal n'est pas de leur fait, puisqu'ils sont victimes d'un maléfice. Comme la métamorphose, le dédoublement est parfois imposé et involontaire.

Le terme *hamr* est donc utilisé pour désigner une forme animale du Double que ce soit pour ces femmes au Double de cygne ou pour ces hommes au Double de loup. Si, nous l'avons dit, ce terme est courant en norrois, est-il, pour autant, possible d'en trouver un équivalent, au moins partiel, dans les textes en ancien français et des textes bretons ou arthuriens ?

Il se trouve que nous disposons justement de traductions norroises de lais bretons, car au XIII^e siècle, le roi Hákon Hákonarson (1204-1263) a fait traduire une série de lais, nommés *Strengleikar* et parmi eux celui du *Bisclavret*.

Dans ce lai, rédigé vers 1170 par Marie de France, un baron est chassé par son épouse effrayée d'apprendre qu'il se change régulièrement en loup. Elle le pousse à révéler son secret et apprend qu'il se met nu pour changer de forme, qu'il cache ses habits sous une pierre dans la forêt et que s'il ne les retrouve pas, il ne peut redevenir humain. L'épouse fait donc dérober lesdits vêtements et oblige ainsi son époux à une errance perpétuelle sous forme de loup. À la fin du récit, l'antagoniste est confondue devant la cour du roi et le garou retrouve ses habits. Mais, lorsque l'on propose à l'animal de reprendre sa forme humaine, il refuse de prêter attention aux vêtements que l'on a posés devant lui.

Un « preudome » accompagnant le roi explique ainsi cette réaction : « *Cis nel fereit pur nule rien, / Que devant nus ses dras reveste / Ne mut la semblance de beste*¹⁴ ». Il justifie le refus du loup de se démorphoser par une pudeur soudaine de l'animal, l'obligeant à s'isoler pour redevenir humain. De fait, comme il avait pris forme de loup seul au fond d'une forêt, c'est à nouveau seul et dans la chambre du roi que le loup reprend forme humaine. Quand le « preudomme » entre dans la chambre, le garou-homme dort.

De même que le sommeil inexplicable du garou après la démorphose évoque la torpeur cataleptique de l'émissaire dont le Double voyage, la pudeur soudaine du garou-loup est une réécriture courtoise et chrétienne d'un motif plus ancien¹⁵, *i. e.* l'isolement nécessaire de la personne faisant voyager son Double¹⁶. C'est aussi seul que le garou prend forme de loup, soit en forêt dans le lai arthurien de *Melion* et dans *Biclarrel* (réécriture arthurienne du lai du *Bisclavret*), soit dans un jardin secret dans *Arthur et Gorlagon*.

Revenons à la métamorphose proprement dite et à la forme animale, ici lupine, que le « preudomme » désigne comme *semblance de beste*. Dans *La Métamorphose au Moyen Âge*, Cristina Noacco rappelle que le terme *semblance* « est récurrent pour traduire l'apparence soumise à la

¹³ «*Nú er það eitthvert sinn að þeir fara enn á skóginum að afla sér fjár en þeir finna eitt hús og tvo menn sofandi í húsinu með digrum gullbringum. Þeir höfðu orðið fyrir ósköpum því að úlfabamir bengu í húsinu yfir þeim. Hið tíunda hvert dagur máttu þeir komast úr hömunum.* » *Völsunga saga*, éd. R. G. FINCH, Edimbourg, Nelson, 1965, chap. 8. Trad. Régis BOYER, avec Jean RENAUD (*Sagas légendaires islandaises*, Toulouse, Anacharsis, 2012, p. 45).

¹⁴ MARIE DE FRANCE, Lai du *Bisclavret*, v. 284-6, in *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles) : Marie de France et ses contemporains*, éd. Nathalie KOBLE et Mireille SEGUY, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques Moyen Âge », 2011.

¹⁵ On pense notamment à la honte d'Adam et Ève prenant conscience du fait qu'ils sont nus.

¹⁶ Claude LECOUEUX, *Fées, Sorcières et Loups-garous*, *op. cit.*, p. 35, 106, 110-1 et 135.

métamorphose¹⁷ », aussi bien celle d'un homme¹⁸ que celle d'un animal¹⁹. Or, dans la traduction norroise, le *Bisclaret liod*, la *semblance de beste* dont parle le « preudomme » est traduite, justement, par le vocable *hamr*. Le traducteur scandinave semble donc bien avoir compris cette métamorphose en loup comme un équivalent du voyage du *hamr*. Cependant, le terme de *semblance* ne semble pas pour autant rendre certains aspects du terme *hamr*, comme nous allons le voir maintenant.

Chez les anciens Scandinaves, la vivacité des croyances en ce Double qu'est le *hamr*²⁰ se déduit de l'importante diversité du lexique qui lui est associé. Il entre, par exemple, dans des composés divers désignant la faculté de se dédoubler, comme par exemple *hamrammr*, au « *hamr* puissant », au Double puissant. En est doté, au XIII^e siècle, un certain Úlfr, dans la *Egils saga Skallagrímssonar* (*Saga d'Egill fils de Grímr le chauve*) :

Mais chaque jour, quand venait le soir, il devenait farouche, en sorte que peu de gens pouvaient lui adresser la parole ; il était pris de somnolence. On disait qu'il avait très fort [*mjök*] la faculté de changer de forme [*hamrammr*]. On le surnommait Kveld-Úlfr²¹.

Ce qui signifie qu'il est un *hamhleypa*²², quelqu'un sachant « se couler dans son *hamr* ». Dans les *Hávamál*²³ (*Dits du Très-Haut*), il est dit qu'Óðinn s'amuse à égarer les personnes dont le Double

¹⁷ Cristina NOACCO, *La Métamorphose*, op. cit., p. 51.

¹⁸ Plusieurs occurrences se trouvent dans le *Roman de Merlin en prose*, éd. et trad. Corinne FÜG-PIERREVIELLE, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques Moyen Âge », 2014, §52, l. 30 : « prist Merlin la samblance del garçon » ; §91, l. 2-3 : « Et Merlin en vint a la tente le roi en sa droite samblance que il le connurent bien » ; §93, l. 11-2 : « Comment puet ce estre que nule samblance d'ome puet estre muee a autre ».

¹⁹ Outre celui du *Bisclavret*, plusieurs autres exemples peuvent être lus dans le *Dictionnaire de Moyen Français* [<http://www.atilf.fr/dmf>, version 2015], entrée « semblance ».

²⁰ Depuis les premières études en français sur le sujet, on peut à présent trouver des définitions du *hamr* dans plusieurs ouvrages : voir Vincent SAMSON, *Les Berserkir : les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne de l'Âge de Vendel aux Vikings (VI^e – XI^e siècle)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et Civilisations », 2011, p. 158. V. Samson fait un point sur les différents sens du mot *hamr* aux p. 249-257. Il refuse toutefois le fonds chamaniste du dédoublement. Plusieurs chercheurs résumant récemment le sens de *hamr* de manière plus succincte : Lyonel PERABO, « Shape-shifting in Old Norse-Icelandic Literature », *Roda da Fortuna, Revista Eletrônica sobre Antiguidade e Medievo*, VI/1, 2017, p. 135-58, p. 136-8.

²¹ «*En dag hvern, er at kveldi leið, þá gerðiz hann styggr, svo að fáir menn máttu orðum við hann koma ; var hann kveldsvæfr. Það var mál manna, at hann væri mjök hamrammr ; hann var kallaðr Kveldúlfr.* » in *Egils saga Skallagrímssonar nebst den grösseren Gedichten Egils*, éd. Finnur JÓNSSON, Halle, Max Niemeyer Verlag, coll. « Altnordische Saga-Bibliothek », 1924, chapitre 1, p. 3. Trad. Régis BOYER (*Sagas Islandaises*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1987, p. 3-4).

²² Sur ce terme, outre les références précédemment citées au sujet du vocabulaire du dédoublement dans les sagas, on peut lire : Catharina RAUDVERE, « *Trolldóm* in Early Medieval Scandinavia », in Karen JOLLY, Catharina RAUDVERE et Edward PETERS (dir.), *Witchcraft and Magic in Europe, The Middle Age*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 73-171, ici p. 103 : « *a wide range of characters in Old Norse literature [...] were said to have the ability of letting their hugr leap into a temporary body or guise, hamr, i. e. of being a hamhleypa, someone who leaps into a hamr* » ; Philipp THEISOHN, « *Hamhleypa – Skaldik als Vewandlungskunst. Zur „Höfuðlausn“- Episode in der Egils saga skalla-grímsonar* », in Christiane ACKERMANN et Ulrich BARTON (dir.), *Texte zum Sprechen bringen : Philologie und Interpretation. Festschrift für Paul Sappler*, Tübingen, Max Niemeyer, 2009, p. 143-154.

²³ *Hávamál*, strophe 155, in *De gamle Eddadigte*, éd. Finnur JÓNSSON, Copenhague, GEC Gads Forlag, 1932. Cet exemple introduit un autre terme faisant partie des principes spirituels propres à chaque individu

voyage en les séparant du *hamr* qui leur est propre, ce que traduit le terme *heimhama*²⁴. Là encore, le terme employé est *hamr*, ici au génitif *hama*. Ceux et celles qui perdent leur *hamr* sont appelés *hamstolinn* (cf. anglais *to stiel*, all. *Stehlen*).

Ce terme *hamr* est de la même famille que le germanique **hama(n)-* signifiant *Hülle*, « enveloppe », *Haut*, « peau²⁵ ». Selon Jan de Vries, il est également à mettre en relation avec le substantif masculin vieux norrois *hams* désignant la mue d'un serpent²⁶. On a donc un net rapport à la peau. Enfin, *hamr* est un des noms donnés au placenta mais aussi à la « coiffe », c'est-à-dire au morceau de placenta que certains enfants ont sur le crâne en naissant²⁷. Or, on dit à la fois que ces enfants nés coiffés ont le pouvoir de se dédoubler, mais aussi que les gens sachant se changer en loup, les loups-garous, naissent coiffés eux aussi²⁸.

Ainsi que l'indique la traduction du lai du *Bisclavret* en norrois, le traducteur semblait penser que *hamr* était l'équivalent de l'ancien français *semblance de beste*²⁹. Cependant, la *semblance* n'indique pas le rapport à la peau que suggère le terme *hamr*. Sur ce point un autre mot semble plus adapté à rendre le *hamr*, et donc le Double, en ancien français : *despoille*.

La dépouille des dames féériques

Le thème de l'union forcée d'un être surnaturel à un humain par le vol de ses effets est connu de la littérature médiévale. Il s'en trouve des exemples dans des textes en ancien français dont plusieurs narrent la rencontre d'un chevalier et d'une fée. Quelques témoins nous permettront de suggérer un autre équivalent au *hamr*, plus adapté semble-t-il que *semblance*, et de repérer ainsi le Double dans la matière bretonne ou arthurienne.

Autour des XII^e et XIII^e siècles, dans le lai de *Guingamor*, nous retrouvons cette scène du vol des habits d'une femme au bain. Guingamor chasse un cerf qui le conduit jusqu'à un lac dans lequel se baigne une demoiselle ayant laissé ses habits près de la berge. Le jeune héros se propose donc de voler les habits et de les cacher au creux d'un chêne, de retourner chasser le sanglier qu'il poursuivait, puis de revenir discuter avec la demoiselle qui n'aura, pense-t-il, pas osé sortir nue du lac. Très chevaleresque ! Au moins, la fonction de ce vol est claire : il s'agit d'empêcher le départ de la jeune fille.

Mais, la demoiselle surnaturelle se rend compte du stratagème et « Le chevalier a apelé / Et fierement aresonné : / « Gingamor, lessiez ma despoille³⁰ ! » Suivie d'une invocation à Dieu et du

chez les Anciens Scandinaves : le *bugr*. Le terme est plus difficile à définir que le *hamr*, mais l'on s'accorde à dire que c'est lui qui se coule dans le *hamr* pour lui donner forme.

²⁴ *Heimhama* est constitué de *hamr*, ici au génitif *hama*, et d'un préfixe *heim*, qui désigne ce qui est familier, connu et proche.

²⁵ Vincent SAMSON, *Les Berserker*, *op. cit.*, p. 158.

²⁶ Jan DE VRIES, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, Leiden, Brill, 1962, p. 208.

²⁷ Claude LECOUEUX, *Fées, Sorcières et Loups-garous*, *op. cit.*, p. 112.

²⁸ Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat : *La Gueule et la Peau. Le loup-garou médiéval en France et en Europe*, soutenue le 14 décembre 2017 à l'Université Rennes 2 – Bretagne Loire, p. 438-65.

²⁹ *Bisclaret liod*, in *Strengleikar. An old Norse translation of twenty-one Old French lays*, éd. Robert COOK et Mattias TVEITANE, Oslo, Norsk Historisk Kjeldekrift Institutt, 1979, p. 88. Dans le lai de Marie, les termes « semblance de beste » sont prononcés par le *produm*, au moment où le *bisclavret* refuse de prêter attention aux vêtements que l'on a posés devant lui : « Cis nel fereit pur nule rien, / Que devant nus ses dras reveste / Ne mut la *semblance de beste* » (éd. citée, p. 330, v. 284-6).

³⁰ Lai de *Guingamor*, in *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles)*, *op. cit.*, p. 724, v. 445-447.

rappel des normes sociales par l'évocation de la honte qu'un acte tel que le vol ferait retomber sur Guingamor à la cour³¹, cette injonction par laquelle la fée se réapproprie sa *despoille* inverse la situation. De sorte que c'est elle, à présent, qui commande au chevalier d'approcher : « Venez avant, n'aiez esfroi » (v. 453).

Le mot *despoille* se lit également dans le lai anonyme de *Graelent*. À la poursuite d'une blanche biche, ce chevalier découvre un lac dans lequel se baigne une fée. Elle a, pour se baigner, posé ses vêtements dans un buisson : « Les dras dont el s'iert despoilliee, / Erent dedenz une foilliee³² ». Quelques vers plus tard, le chevalier dérobe les *dras* de la fée (v. 237), lesquels sont appelés *despouille* dans le manuscrit A du lai de *Graelent* : « Sa despouille est alés saisir, / Par tant la cuide retenir³³. »

La fonction du vol de la dépouille dans les lais est donc sensiblement la même que celle du vol des *hamir* animaux dans le *Chant de Völundr* : retenir auprès de soi un être surnaturel, plus ou moins rationalisé. Cela suggère une similitude sémantique entre *hamr* et *despoille*³⁴. Comme *hamr*, *despoille* peut être compris comme une enveloppe de peau, de poils, voire un vêtement, selon le point de vue. Pour autant, contrairement au *hamr* scandinave faisant référence à la peau et à l'animalité, les textes en ancien français que nous venons de citer ne renvoient pas explicitement à une matière animale de l'habit de la fée, ni même à un lien explicite entre la fée et l'animal qu'a suivi le chevalier pour aller à sa rencontre.

Pourtant, le lai de *Graelent* rend perceptible ce lien entre la biche et la dame féérique. Tout d'abord la fée et la biche ont des traits communs. Par ailleurs, certains détails montrent que nous basculons au moment de cette rencontre dans le domaine du merveilleux, d'un côté par le motif de l'oubli et donc de la perte de repères du chevalier, de l'autre, par une multiplication des points de vue. Ces deux traits relèvent, en effet, ainsi que l'a montré Christine Ferlampin-Acher³⁵, de l'écriture du merveilleux.

Graelent oublie donc subitement qu'il était à la poursuite d'une « [...] *biche tote blanche* / Plus que n'est noif qui gist sor branche³⁶ » lorsqu'il aperçoit la fée au bain :

Graelens a cele veüe
Qui en la fontaine estoit nue :
Cele part vet grant aleüre.
De la *biche* n'ot il plus cure
Tant la vit bele e eschevie,
Blanche, rovente e colorie³⁷.

³¹ *Ibidem*, p. 726, v. 448-452 : « Ja Deu ne place ne ne voille / Qu'entre chevaliers soit retret / Que vos faciez si grant mesfez / D'emblen les dras d'une meschine / En l'espoisse de la gaudine. »

³² Lai de *Graelent*, in *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles)*, op. cit., p. 788, v. 223-4.

³³ *Ibidem*, p. 790, v. 237-8, note au vers 237. Les éditrices ont choisi de conserver pour le vers 237 la leçon « Sa vesteüre ala saisir ».

³⁴ Dans l'état actuel de nos recherches, seul le substantif est concerné par cette analogie. Le verbe « dépouiller » n'est, lui, que rarement associé à l'idée de peau et de métamorphose.

³⁵ Sur la multiplication des points de vue et la perte de repères comme éléments topiques de l'écriture du merveilleux, voir Christine FERLAMPIN-ACHER, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », p. 211-251.

³⁶ Lai de *Graelent*, éd. citée, p. 788, v. 211-2.

³⁷ *Ibidem*, p. 790, v. 225-230. Nous nous permettons d'ôter la ponctuation (un point) en fin de vers 228, car cela rend mieux, nous semble-t-il, le lien de cause à effet entre l'oubli de la blanche biche et l'apparition de la blanche fée.

Le rappel du nom de l'animal (v. 211 et 228) et de la couleur blanche de la fée (v. 230), qui est aussi celle de la biche (v. 211), nous amène à formuler l'hypothèse que la fée rationalisée a pour *despoille* une peau animale – de biche en l'occurrence – semblable au *hamr* que les femmes cygnes du *Chant de Völundr* ont posé sur la berge avant de se baigner.

La charge surnaturelle de l'habit est perceptible également dans le glissement de l'écriture vers le merveilleux. Dans le lai de *Graelent*, l'oubli du héros lorsqu'il voit la fée nue marque une ouverture sur le merveilleux que complète une multiplication des points de vue, perceptible justement par le regard que portent les personnages sur la *despoille*. Seuls le narrateur et le chevalier emploient ce terme. Comme la fée refuse de sortir de l'eau, Graelent affirme qu'il garde la *despoille* (v. 264) jusqu'à ce qu'elle obtempère. La fée, elle, ne prononce pas ce terme mais ceux de *dras* (v. 243), de *chemise* (v. 248). Elle a, aussi, un *mantiaus* (v. 249). Il s'agit donc pour elle des effets d'une garde-robe. Elle consent, d'ailleurs, à donner le manteau au chevalier, mais ce dernier le refuse de façon dédaigneuse en affirmant qu'il n'est pas là pour faire du commerce. Le texte confronte donc bien deux intériorités, deux points de vue dissociés sur cette dépouille, dont la fée s'est dévêtue.

Or, si l'on accepte de considérer la biche comme un avatar ou un double physique de la fée, cette dernière peut donc avoir enlevé sa peau ou sa forme animale, *i. e.* s'être dissociée de son Double animal, pour se baigner. Alors que la fée considère la *despoille* comme des habits, le chevalier et le narrateur peuvent bien n'y voir qu'une peau de biche.

Des femmes cygnes scandinaves à cette fée rationalisée du lai, le conglomérat de motifs reste identique, même si l'organisation interne des motifs peut changer : vol d'une peau animale, nudité, obligation de rester dans un nouveau lieu et lié au voleur. Le texte scandinave montre également que la dame féérique s'enfuit après avoir récupéré sa forme animale. Absent des lais que nous avons cités, le départ de la femme surnaturelle se retrouve bien plus tard dans des récits de garous féminins, fuyant la contrainte de leur mariage dès qu'elles ont pu revêtir la peau de loup qui leur avait été dérobée par leur mari³⁸. Ce réseau forme donc un ensemble signifiant, s'articulant dans les textes en ancien français que nous avons cités autour du terme de *despoille* et dans le *Chant de Völundr* autour de la notion de *hamr*. La *despoille* peut donc fonctionner comme un équivalent du *hamr* scandinave, comme une trace résiduelle d'une rationalisation du Double, de l'*alter ego*.

Les habits du loup-garou arthurien

Une question se pose. Le terme de *dépouille* ne s'emploie-t-il que pour désigner les vêtements de personnages féériques féminins ? Le lai de *Yonec* ne fait en effet pas mention de la dépouille de plumes du chevalier-autour Muldumarec lorsqu'il reprend forme humaine dans la chambre de la jeune fille prisonnière³⁹. Nous ne trouvons pas non plus de terme « dépouille » lors de la métamorphose en homme du *chevalier beste*, un homme-cerf, dans le lai arthurien de *Tyolet*⁴⁰, ni

³⁸ Il s'agit du conte type AT 409 « Das Wolfmädchen ».

³⁹ MARIE DE FRANCE, Lai de *Yonec*, v. 115, in *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles) : Marie de France et ses contemporains*, éd. Nathalie KOBLE et Mireille SEGUY, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques Moyen Âge », 2011.

⁴⁰ Lai de *Tyolet*, in *Lais féériques des XII^e et XIII^e siècles*, éd. Alexandre MICHA, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, p. 181-223.

même lorsque Merlin fait changer de forme Uter pour lui permettre de passer une nuit avec Ygerne dans le roman de *Merlin*.

Or, si les fées ayant laissé leur dépouille sur la berge sont nues, la nudité n'est pas systématiquement nécessaire pour pouvoir entreprendre une métamorphose. Ainsi, lorsqu'il reprend forme humaine, le *chevalier beste* du lai de *Tyolet* nous apparaît en armure⁴¹, tandis que la demoiselle de la tour voit en Muldumarec un « chevaliers bels e genz⁴² ». C'est, en revanche, une des conditions *sine qua non* pour pouvoir se métamorphoser que d'être nu pour le garou. Le fait est ancien, mais contentons-nous de relever les exemples médiévaux arthuriens, même si notre recherche est limitée par le fait que plusieurs histoires de garous arthuriens ne sont pas rédigées en ancien français : le dialogue entre le roi Arthur et le roi loup-garou Gorlagon est consigné dans un texte en latin. Le chevalier d'Arthur Marrok, garou lui aussi, n'est que brièvement nommé, et cela dans le texte anglais *Le Morte Darthur* de Thomas Malory⁴³. Dans les lais médiévaux en ancien français, Melion, le *bisclavret* et Biclarel se métamorphosent nus⁴⁴. Laissent-ils alors un quelconque vêtement derrière eux ?

De fait, la scène du vol des habits se retrouve dans certains des témoins de ce corpus des garous bretons et arthuriens. Dans le lai du *Bisclavret*, l'épouse fait dérober les vêtements du baron-garou par un chevalier qui la courtise et ce vol condamne le premier à une errance perpétuelle sous forme de loup. Nous ne sommes pas étonnés du terme utilisé par Marie pour désigner les vêtements du *bisclavret* : « Vers la forest li enseigna / Pur sa despuille l'enveia. / Issi fu Bisclavret trahiz / E par sa femme maubailiz⁴⁵ ». Dans le lai de *Melion*, le chevalier-garou au service d'Arthur propose de lui-même à sa femme de se métamorphoser pour chasser un cerf : « Por Deu vos pri, ci m'atendés / Et ma despoille me gardés / Jo vos lais ma vie et ma mort⁴⁶ ». Cette injonction du chevalier, tragique, prend une coloration particulière si l'on accepte de considérer que la *despoille* est ici une réminiscence du complexe du Double. L'épouse devrait alors garder le corps inconscient de Melion⁴⁷. Quoiqu'il en soit, étant à chaque fois couplée au vol de la

⁴¹ *Ibidem*, p. 188, v. 110-1.

⁴² MARIE DE FRANCE, Lai de *Yonec*, éd. citée, v. 115 : « Chevaliers bels e genz devint ».

⁴³ THOMAS MALORY, *Le Morte Darthur*, éd. Stephen A. H. SHEPHERD, New York / Londres, Naton & Co, 2004, Livre XIX, Chap. 11 : « [she] made hym se-ven year a warwolff ».

⁴⁴ Dans le lai de *Melion* (*Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles) : Marie de France et ses contemporains*, éd. Nathalie KOBLE et Mireille SEGUY, *op. cit.*, v. 163 : « quant jo serai despoilliés nus ». Le *bisclavret* (*Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles)*, *op. cit.*) répond à sa femme qui, à propos de son apparence de loup, lui demande, v. 69, « s'il se despueille u vet vestuz » : « Dame, fet il, jeo vois tuz nuz » (v. 70). Dans *Biclarel* (*Melion et Biclarel. Two old french Werewolf lays*, éd. et trad. Amanda HOPKINS, Liverpool Online Series, coll. « Critical Editions of French Texts », 2005), v. 224-6 : « Ou bois an la forest me tien, / An un secret me vois tapir / Et toute robe desvestir. / Et lors sui ge deus jors ou .IIJ. / Beste sauvaige par le bois ».

⁴⁵ MARIE DE FRANCE, Lai du *Bisclavret*, éd. citée, p. 318, v. 124-6.

⁴⁶ Lai de *Melion*, éd. citée, p. 834, v. 167-169.

⁴⁷ C'est le cas pour un peuple celte dont parle Patrick de Dublin, au sein duquel les femmes surveillent le corps des hommes se dédoublant : « *Cum tamen hec faciunt, sua corpora vera relinquunt / Atque suis mandant ne quisquam mouerit illa. / Si sic eneniat, nec ad illa redire ualebunt* » (PATRICK DE DUBLIN, *De mirabilibus Hibernie* XVI « De hominibus qui se uertunt in lupos », in *The writings of bishop Patrick 1074-1084*, éd. Aubrey GWYNN, Dublin, Dublin Institute for advanced studies, coll. « Scriptorum latini hiberniae », 1955, p. 62, v. 103-5. Traduction Bernard MERDRIGNAC : « Toutefois, quand ils font cela, ils délaissent leurs véritables [propres] corps / et recommandent aux leurs [à leurs épouses] de ne laisser personne les remuer. / Car si cela arrivait [qu'on les remue], ils n'auraient plus le pouvoir de revenir vers eux [vers leurs propres corps]. » (« Les loups, saint Guénoles et son double », in Sophie CASSAGNES-BROUQUET, Amaury

despoille, la nudité du loup-garou en forêt fait écho à celle de la fée au bain. De sorte que, même sans référence à un personnage comme Mélusine, la nudité de la fée entrant au bain peut être assimilée à une métamorphose.

Thème commun aux garous et aux femmes surnaturelles au bain, le vol de la dépouille met également en lumière ce qui différencie ces deux êtres. En effet, si le vol condamne la victime dans les deux cas à adopter de manière définitive une forme, cette dernière diffère. Le cas de la fée au bain est ambigu, car les lais ne disent pas qu'elle a une autre forme que celle, humaine, sous laquelle elle apparaît au bain. En revanche, les femmes cygnes sont, elles, obligées de rester humaines et près de leur mari tant que leur manteau de plumes ne leur est pas rendu, tandis que le garou se voit contraint d'errer hors de la civilisation et sous forme de bête tant qu'il n'a pu récupérer sa *despoille*. De plus, alors que le vol des vêtements féériques empêche les fées de sortir de l'eau et les femmes cygnes de s'enfuir, voler les habits du garou l'empêche d'intégrer la société humaine. Enfin, chez le loup-garou, l'emploi du terme *despoille* ne peut en aucun cas renvoyer à la forme animale de l'être surnaturel, puisqu'il s'est, justement, transformé en loup en ôtant sa dépouille.

S'il en est venu, plus tardivement, à désigner le corps par une métonymie déjà sensible, nous semble-t-il, dans les lais, le terme *despoille* s'applique d'abord, en ancien français, à ce qui enveloppe le corps (vêtement, peau animale). En comparant le *hamr* scandinave et la *despoille*, nous pouvons penser que les rationalisations des croyances en l'*alter ego* se sont fixées sur les contours du corps humain, à fleur de peau. Si donc nous lisons les occurrences du terme *despoille* à travers le prisme des croyances au dédoublement dans lesquelles le vêtement qu'ôte le changeur de forme se révèle être un substitut de son corps⁴⁸, alors la *despoille* désigne le corps en torpeur du dormeur dont le double loup est en voyage, tandis que chez les femmes cygnes et les fées au bain, il s'agit, avec l'équivalent norrois *hamr*, du Double lui-même, de la parure animale. Dans les textes que nous venons de citer, le mot *despoille* renvoie généralement à l'habit dont le garou arthurien s'est dévêtu pour se métamorphoser ou au vêtement ôté par la fée pour aller au bain (que l'on a supposé pouvoir être une peau animale semblable à la parure de plumes de femmes cygnes) c'est-à-dire le Double lui-même, dissocié de son émissaire.

Si la composante arthurienne de ces figures reste secondaire, on peut finalement noter qu'avec les fées au bain et les maris garous, c'est dans un corpus relevant de la matière de Bretagne ou arthurienne, que la polysémie du terme *despoille* semble indiquer que nous sommes en présence de traces résiduelles de la croyance au Double. En effet, la *despoille* renvoie, d'une part, à l'habit qu'a retiré le garou pour changer de forme, substitut du corps en torpeur de celui dont le Double voyage. D'autre part, elle désigne ce que nous avons lu comme une peau de bête, Double animal rationalisé, de la fée au bain. Il nous semble donc que cette *despoille* vient appuyer les propos de Claude Lecouteux et qu'elle relève, dans le corpus breton et arthurien convoqué ici, d'une réécriture courtoise de ce qui est bien une trace résiduelle du dédoublement.

CHAUOU, Daniel PICHOT et Lionel ROUSSELOT (dir.), *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoires », 2003, p.457).

⁴⁸ Claude LECOUEUX, *Fées, Sorcières et Loups-garous*, *op. cit.*, p. 134-5. Voir aussi Jose Vincenzo MOLLE, « La nudité et les habits du 'garulf' dans *Bisclavret* (et dans d'autres récits de loups et de louves) », in *Le Nu et le Vêtu au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles)*, Actes du 25^e colloque du CUER MA 2-3-4 mars 2000, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 2001, p. 255-69.